



CNES/SPOTIMAGE, DigitalGlobe/IGN



DigitalGlobe/Geobasis-DE/BKG, Geocontour

7. TROIS EXEMPLES D'AGGLOMÉRATIONS OUVERTES. À Levroux, dans l'Indre, au village artisanal succède vers la fin du II^e siècle avant notre ère un *oppidum* construit sur la Colline des Tours (à gauche).

À Manching, en Bavière, le village artisanal du début du II^e siècle avant notre ère se retrouve au centre d'un vaste *oppidum* construit dans la seconde moitié du même siècle (au milieu). À Lovosice, en Bohême,

des productions artisanales montrent qu'il ne s'agissait pas à Lovosice d'un village ordinaire. Mais ce n'était pas non plus un *oppidum* ! L'absence de fortification et la situation sur la rive de l'Elbe l'en différencient. Ces données ont conduit V. Salač à la conclusion qu'il existe plus d'un type d'habitat celtique et pas seulement des *oppida*, des fermes et des petits villages.

Lovosice représente une nouvelle catégorie d'habitat celtique, qu'on peut qualifier de centre de production et de commerce (une agglomération artisanale et commerçante). Il s'agit donc d'un centre économique et sans doute aussi d'un centre politique, qui s'est développé une centaine d'années avant les *oppida* et qui a dû perdurer pendant leur période d'épanouissement.

Mais s'agit-il d'un cas exceptionnel ? Dans les années 1980, il était malheureusement difficile pour un chercheur tchèque de voyager et de travailler avec ses confrères de l'Ouest. La bibliographie permit toutefois de faire des rapprochements avec d'autres centres en Europe, tels Chalon-sur-Saône, Bâle, Bad Nauheim en Hesse ou Nowa Cerekwia en Pologne. Il était cependant alors impossible à V. Salač de visiter ces sites.

De leur côté, les archéologues français étaient en train de faire les mêmes constatations que V. Salač. Exploré à partir de 1968, le site de Levroux, dans l'Indre, illustre la distinction à faire entre les villages à vocation artisanale du II^e siècle avant notre ère et la fondation des *oppida*. Cette agglomé-

ration s'est développée dans la plaine de la Champagne berrichonne au II^e siècle avant notre ère sur dix hectares environ. Il en reste de très nombreuses constructions excavées – caves, ateliers, puits – et de rares bâtiments sur poteaux plantés, disposés les uns à côté des autres sans plan préconçu ni voirie apparente. En revanche, le mobilier est riche. La densité des chutes issues du travail du métal atteint presque une tonne par hectare, alors qu'on a fabriqué ici surtout des parures et de petits outils. Les amphores, les parures de lignite ou de verre, les monnaies, témoignent d'un commerce monétarisé, à moyenne et longue distance.

Du village à l'*oppidum*

Or, au début du I^{er} siècle avant notre ère, ce village a été délaissé pour une colline voisine qui est entourée d'un *murus gallicus* délimitant une surface de 20 hectares ! Manifestement successeur du village de plaine, cet *oppidum* a été fondé délibérément et a connu une intense activité durant tout le siècle, au-delà même de la conquête romaine (voir la figure 7).

Un colloque organisé sur place en 1978 a permis de comparer ce cas avec d'autres sites « doubles » de la même époque : Bâle et Breisach dans la vallée du Rhin, Aulnat / Clermont-Ferrand en Auvergne, Les Pichelots près d'Angers. Les discussions ont porté sur deux hypothèses : les villages de plaine seraient ceux des artisans, tandis que l'élite occuperait les *oppida*, à moins que

les artisans y aient précédé ces derniers. Au cours d'un autre colloque à Clermont-Ferrand en 1981, l'analyse du mobilier a été reprise et il apparut alors de façon définitive qu'il y a bien une différence chronologique d'une à deux générations entre les deux phénomènes.

Pour les raisons évoquées plus haut, les découvertes d'Olivier Buchsenschutz à Levroux dans le Berry, et les découvertes de V. Salač à Lovosice, publiées dans les revues des musées locaux, n'ont pas été mises en rapport. Toutefois, ces caprices du destin ont aussi renforcé le sentiment d'une convergence scientifique : alors que nous ne communiquions pas, nous sommes tous deux parvenus au même résultat. La vision traditionnelle de l'habitat celtique, qui oppose des *oppida* urbains à des fermes ou des villages agricoles, devait le céder à une nouvelle vision. En particulier, il a existé des agglomérations gauloises ouvertes, non fortifiées et non perchées sur des hauteurs comme le sont les *oppida*.

Au cours des deux décennies qui ont suivi, cette hypothèse a été largement confirmée par toute une série de découvertes de sites ouverts en Europe centrale, dont plusieurs sont encore plus importants que Lovosice. À ce propos, il nous faut évoquer au moins les découvertes récentes de Némčice, en Moravie, et de Roseldorf, en Basse-Autriche.

Némčice n'a pas encore fait l'objet d'un décapage systématique, mais ce gisement surprend par le nombre et la variété des



CNES/SPOTIMAGE, DigitalGlobe/GeoEye/Imo, Landsat

l'habitat ouvert du II^e siècle avant notre ère ne sera jamais déplacé ou enfermé dans un *oppidum* (à droite).

découvertes. Une partie de ces dernières se trouve dans des collections privées, dont le nombre d'objets officiellement inventoriés est à considérer comme un minimum : 1 500 objets de bronze et une centaine en fer, 1 055 monnaies, 518 bracelets et 700 perles de verre. Un nombre important d'objets inachevés et de chutes témoigne de la fabrication sur place du verre, de la réduction et du forgeage des métaux. La frappe de monnaies d'or et d'argent, dont les débuts sont à dater du III^e siècle avant notre ère, est bien mise en évidence. L'importance du commerce se manifeste par la présence de monnaies non seulement celtiques, mais aussi originaires d'Italie, de Grèce, d'Égypte ou de Carthage.

Dans une situation topographique identique – une petite hauteur dans une campagne fertile –, l'habitat de Roseldorf a livré 1 500 monnaies. Ici aussi, l'éventail des productions était très large, la frappe de monnaies et le commerce à longue distance étaient développés. À la différence de Némce, les fouilles ont révélé la présence de plusieurs sanctuaires, affirmant ainsi, au-delà de la fonction économique, le rôle de cet habitat dans la sphère religieuse.

Dans les années 2000, les prospections géophysiques à Némce et à Roseldorf ont révélé une organisation interne de l'habitat, qui est délimité par une palissade. Il n'y a cependant aucune trace de fortifications comme on en connaît sur les *oppida*. Némce et Roseldorf se sont développés à partir du III^e siècle avant notre

ère, et sont donc beaucoup plus anciens que les *oppida*.

Comment s'explique alors l'existence, au sein de l'espace celtique, d'agglomérations tantôt fortifiées (les *oppida*), tantôt ouvertes ? On suppose aujourd'hui que les agglomérations d'artisans, construites naturellement dans des régions riches sur des nœuds de communication, représentent le début du processus d'urbanisation en Europe moyenne et qu'elles ont largement précédé le phénomène des *oppida*. En général, ces derniers ont été construits artificiellement en une seule fois sur des sommets jusqu'à inhabités ou réservés à des fonctions religieuses. Puisqu'ils étaient puissamment fortifiés, leur fonction de défense est flagrante.

Il est clair aujourd'hui qu'une fortification n'est pas un élément indispensable pour parler de ville. À l'inverse, la situation des *oppida* sur des hauteurs peu praticables est une impasse pour le processus d'urbanisation. Même dans la structuration des habitats celtiques, les *oppida* de hauteur semblent extravagants et se distinguent nettement du mouvement antérieur de concentration de l'habitat. Celui-ci est représenté par les centres de production et de commerce, il est achevé quand ces centres eux-mêmes sont fortifiés. L'*oppidum* de Manching (Bavière) représente bien cette évolution (voir la figure 7), puisqu'ici une agglomération d'artisans de plaine a été fortifiée dans les dernières décennies de son existence sans être déplacée de la plaine du Danube.

Une énigmatique mutation urbaine

Pourquoi les autres agglomérations d'artisans d'Europe centrale ont-elles été généralement abandonnées au profit de grandes fortifications perchées sur les hauteurs proches ? Cela reste difficile à expliquer. Les centres de production ouverts ont été créés progressivement à l'initiative des artisans et des commerçants, sans l'intervention d'un pouvoir coercitif, ce qui se manifeste dans l'anarchie de leur plan. En revanche, le choix des sites en hauteur, utilisés souvent antérieurement pour des activités religieuses, et le développement d'une fortification continue, qui désormais sépare radicalement un espace urbain du monde rural, peuvent être interprétés comme la mise sous contrôle par l'aristocratie de l'économie des centres de

production. Quoi qu'il en soit, les *oppida* réunissent effectivement les artisans, les commerçants et l'aristocratie, qui s'installe en ville dans un habitat enclos analogue aux grosses fermes rurales – les *aedificia* décrits par César –, où elle réside habituellement. La fortification sert moins à la défense qu'à l'expression symbolique de la communauté urbaine et au contrôle des mouvements des gens et des denrées.

La civilisation du Hallstatt a connu une urbanisation limitée de la Bourgogne à la Bohême (la Heuneburg en Allemagne ou Vix en France) ; elle disparaît assez brusquement au V^e siècle avant notre ère. La civilisation laténienne des IV^e et III^e siècles, période de sa plus grande expansion, présentait un habitat dispersé dans la campagne, les rares agglomérations regroupant quelques familles autour d'une résidence aristocratique ou d'un sanctuaire.

Les artisans étaient à cette époque éparpillés dans la nature, ce qui n'empêche pas leurs productions d'être remarquables. La progression des importations et d'un système monétaire intervenant dans la vie quotidienne explique le développement d'agglomérations où les marchands se rencontraient et où les artisans se concentraient. Tout naturellement, ce processus s'est déroulé en plaine le long des routes et près des fleuves, là où aboutissaient les voies de circulation. Il aurait dû se poursuivre et conduire les artisans et les marchands, qui se concentraient dans les centres de production, à gagner toujours plus en puissance puisqu'ils fournissaient à la fois les armes, les objets de la vie quotidienne, et le vin des banquets...

Dès lors, la création de véritables villes sur les antiques fortifications en hauteur, à partir de la moitié du II^e siècle avant notre ère, apparaît comme une sorte de révolution culturelle sans justification économique. Seule capable de conduire une telle transformation sociale, l'aristocratie guerrière a-t-elle voulu reprendre en main la classe des marchands et des artisans ? Nous ne savons répondre. Le faire sera la tâche de jeunes chercheurs tels que Gilles Pierrevelcin, qui a consacré sa thèse aux relations entre la Bohême et la France à l'âge du Fer. Au vu des résultats déjà obtenus en corrélant les travaux français et tchèques, on peut espérer qu'une nouvelle association entre les archéologues des deux pays fera progresser ces questions. ■